

Paroles à Dieu et dialogue avec l'Écriture / Jean-Pierre Mahé.
— Extrait de : Revue théologique de Kaslik. — N° 3-4 (2009-2010), pp. 259-274.

I. Méditations. II. Dieu. III. Grigor, Narekats'i, saint, 951-1003.

PER L1495 / FT264225P

Jean-Pierre MAHÉ*

PAROLES À DIEU ET DIALOGUE AVEC L'ÉCRITURE

Les premiers mots des Paroles à Dieu de saint Grégoire de Narek, « voix des soupirs et des gémissements du cœur, clameur endeuillée » (LL 1, 1) ne résonnent pas comme le discours articulé que le titre laisserait attendre. Ils évoquent plutôt les gémissements ineffables (Rm 8,26) de l'Esprit Saint intercédant pour nous (LL 33, 7). Et si, selon l'Apôtre, l'objet de cette intercession est de nous enseigner ce que nous devons dire dans nos prières, le cri « des profondeurs du cœur » proféré par Grégoire est très loin de la « plainte articulée des lèvres » ou « des mots forgés des poètes » (LL 2, 1). C'est une voix totalement silencieuse, issue de « la chambre profonde où se concertent les pensées » (LL 1, 1).

Comme son père Xosrov, Grégoire est persuadé que « battre l'air avec sa langue, sans que la pensée suive, n'apporte aucun profit, puisque Dieu, qui connaît les cœurs, regarde le cœur et non la bouche »¹. Si l'on veut, comme Moïse, pratiquer « l'art de parler à Dieu », il ne suffit pas de « prendre pour modèles les paroles des saints », dont beaucoup sont rapportées dans l'Écriture, il faut les offrir à Dieu « d'un esprit éveillé »². Grégoire considère cet éveil spirituel, inscrit dans l'étymologie grecque de son nom, comme une part essentielle des promesses de son baptême (LL 72, 4) et comme la condition première du dialogue avec Dieu.

* Membre de l'Institut de France (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres) ; Directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études (Sorbonne), Paris

Abréviations

LL = Grégoire de Narek, *Livre de Lamentation* ; cf. Mahé (op. cit. n. 9)

LXX = *Septuaginta, Id est Vetus Testamentum graece iuxta LXX interpretes*, edidit Alfred Rahlfs

Z = *Astuacašunč' matean hin ew nor ktakaranac'*, edidit Yovhannēs Zohrapean, Venise (San Lazzaro) 1805, 4 vol.

1 Artašēs S. MAT' EVOSYAN, *Colophons des manuscrits arméniens du V^e au XII^e siècles*, Érévan, 1988, p. 56 [en arménien].

2 *Ibidem*.

Paroles à Dieu et Révélation

Pionniers de ce dialogue, les Prophètes de l'Ancien Testament ont su y parvenir en remplaçant le sacrifice sanglant par l'offrande d'un cœur contrit : « Car tu ne veux pas de sacrifice ; si j'offre un holocauste, tu ne l'agréeras point. Mon sacrifice à Dieu c'est un esprit brisé ; d'un cœur brisé, contrit, Dieu, tu n'as point mépris » (Ps 51 (50), 18-19). Ce qui dévalorise l'holocauste, c'est que les victimes appartiennent déjà au Créateur, à qui on prétend les offrir (Ps 50 (49), 9-13). Au contraire, dans le « sacrifice de louange »³, l'homme présente des dons qu'il a créés lui-même, produits du libre usage de son intelligence. En consacrant ainsi sa propre liberté, il transforme en offrande la partie de lui-même que le Créateur a volontairement laissée à sa discrétion. Reçois, supplie Grégoire, « le don gratuit que je te fais de moi, créature raisonnable, / entièrement brûlé (comme l'holocauste) par la vertu des sucs / et des graisses qui me fertilisent » (LL 1,1).

Pour respecter la liberté humaine, Dieu s'est en quelque sorte retiré⁴ de l'âme raisonnable, afin de laisser place à un sujet qui décide lui-même de ce qu'il veut devenir. La manifestation de cet être libre, c'est le logos (en arménien *bann*), à la fois parole et raison. Dans la mesure où les Paroles à Dieu se conforment à ce logos, qui est la partie souveraine et authentique de la personne humaine, le *Livre de lamentation* où elles sont réunies ne fait qu'un avec son auteur. « Que ce livre, écrit-il, retentisse à ma place comme un autre moi-même » (LL 88, 3).

Les lettres que le pénitent y trace laborieusement, « avec de l'encre noire à triste mine », sont la Loi même que la dextre divine (Ex 31, 18) avait à l'origine gravée dans l'âme humaine⁵, « tablette d'or douée de

3 Ps 50 (49), 14. Sur la prière comme « sacrifice de discours » (λογικὴ θυσία), voir Jean-Pierre MAHÉ, « L'hymne hermétique : une propédeutique du silence », Y. LEHMANN, *L'hymne antique et son public* (Recherches sur les rhétoriques religieuses 7), Turnhout (Brepols), p. 275-290 ; et, pour Grégoire de Narek, la contribution de M.D. Findikyan à ce volume.

4 L'idée d'un *regressus* de Dieu dans les profondeurs de lui-même, comme préalable à la Création (monde totalement distinct de sa souveraine essence) a été spécialement développée au XVI^e siècle dans la kabbale lurianique, cf. Gershom SCHOLEM, *La Kabbale, une introduction. Origines, thèmes et biographies*, Paris (Gallimard Folio), 2003, p. 220-221. Mais elle est en réalité beaucoup plus ancienne dans le judaïsme, comme on le constate, par exemple, dans le *Poimandrès* (*Corpus Hermeticum*, I, 10, Arthur D. NOCK, André-Jean FESTUGIÈRE, *Hermès Trismégiste*, t. 1, Paris (Belles-Lettres), 1946, p. 10.), où le Verbe de Dieu, après avoir conçu les éléments du monde, « se retire » dans l'Intellect Demiurge, pour laisser la matière à sa propre existence.

5 Cf. Rm 2, 15. L'idée d'une Loi primordiale qui s'impose à tous les hommes rappelle la tradition rabbinique des « commandements noachiques » édictés dès l'époque d'Adam ;

raison » (LL 34, 10). Ainsi, parler à Dieu au sens où l'entend Grégoire, c'est retrouver en soi la révélation primordiale. C'est faire à titre personnel la démarche que Moïse accomplit jadis pour le peuple dans son ensemble, quand il remplaça par de nouvelles tables (Ex 34, 1) celles qui avaient été brisées à cause de l'idolâtrie des Hébreux (Ex 32, 19). Il en résulte une profonde affinité entre l'Écriture sainte et le *Livre de lamentation*. L'un et l'autre découlent, avec un statut différent, du même Verbe divin qui s'est exprimé à travers l'histoire : avant l'Incarnation, dans l'Ancien Testament ; aux temps apostoliques, à travers le Nouveau Testament ; et par la réunion des deux Alliances, dans l'âge présent, où s'annoncent les fins dernières. Héritière de la révélation dans son ensemble, l'Église, munie du « mystère vivifiant de la bonne nouvelle de l'Évangile », dispose de la clef interprétative qui lui permet « de parcourir d'un bond, sur les ailes de la pensée, / les immenses chemins des deux Testaments » (LL 34, 2). C'est ce qu'elle fait notamment dans le cycle annuel des lectures liturgiques – ce que l'exégète arménien du VIII^e siècle, Grigoris Aršaruni, appelait si justement « le mystère du Lectionnaire »⁶ – qui bouleverse volontairement l'ordre canonique et chronologique des livres bibliques, de façon à ouvrir sur le présent et sur l'avenir ce recueil de témoignages passés.

Mais le prédicateur, qui « commente la parole dans l'assemblée »⁷ doit encore franchir un pas supplémentaire. Il faut qu'il abolisse la distance entre les lectures du jour et chacun de ses auditeurs pour achever en eux « l'édifice de l'Église universelle ». Cela suppose que la miséricorde divine le guide et « lui dise en lui-même, au moment opportun, ce qui est bon, nécessaire et conforme à son vouloir ». Ainsi s'esquisse un itinéraire per-

cf. Louis GINZBERG, *The Legends of the Jews*, Philadelphie (The Jewish Publication Society in America), t.1, p. 71 et t. 5, p. 93. Quant à l'inscription dans le cœur même de l'homme, on se souviendra que la prière juive du Shema (cf. Dt 6, 4-9) associe la profession de foi au Dieu unique (c'est-à-dire « le premier de tous les commandements de la Loi », d'après Mc 12, 28-33, par.) au rappel de la pratique des phylactères. Toutefois, certains milieux juifs hellénistiques intériorisaient cet usage : la Parole de Dieu n'était pas seulement inscrite sur des parchemins qu'on fixait à son poignet ou à son front, mais directement dans le cœur de chacun ; cf. *Poimandrès* [*Corpus Hermeticum*, I, 30, NOCK, FESTUGIÈRE (op. cit. n. 4), t. 1, p. 17 : « Je gravai en moi-même », ou « J'inscrivis sur moi » selon Marc PHILONENKO, « Une utilisation du Shema dans le Poimandrès », *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses*, 1979, p. 369-372].

6 Cf. GRIGORIS ARŠARUNI, *Commentaire du Lectionnaire*, traduction Léon FROIDEVAUX, Venise (San Lazzaro) 1975, p. 2 : « Quel est en bref le mystère des leçons ». L'auteur du commentaire participa au synode de Manazkert, réuni en 726 par le catholicos Yovhannēs Awjned'i.

7 Nous continuons de commenter LL, 34, 2 dans tout ce paragraphe.

sonnel à travers les textes sacrés, dont le *Livre de lamentation* nous propose un exemple typique.

Le souffle divin, dont l'âme humaine tire son origine (Gn 2, 7), est étroitement associé au discours rationnel (LL 5, 2) et à l'image du Créateur (LL 49, 1 et 78, 3), autrement dit au Verbe, image du Père, qui s'est incarné en Jésus-Christ. Méditer sur l'incarnation et dialoguer avec Dieu fait homme, c'est prendre conscience du modèle idéal d'après lequel on a été créé. De même que l'Écriture sainte dans son ensemble est, en quelque sorte, coextensive au corps mystique du Verbe, incarné dans les innombrables « pierres vivantes » (1 P 2, 5) de son Église (LL 75, 10), ainsi le *Livre de lamentation* représente la portion de l'Esprit et du Verbe accordée primitivement à l'âme individuelle. En prononçant les « Paroles à Dieu » qu'il contient, on « honore du culte qui convient / la sainteté de ce corps, dont la tête est le Verbe divin fait homme » (LL 75, 1).

I. DES ÉCLATS DE VOIX À LA PRIÈRE DU CŒUR

S'affranchir des vains « éclats de voix » (LL 2, 3), des « feints discours » et des « travestissements » (LL 4, 1) de la conversation courante pour présenter à Dieu la sincérité de son cœur⁸ exige une reconstruction complète de soi-même. Il faut briser, infléchir et redresser successivement, selon l'image originelle, « les cinq sens » et les « 360 éléments de l'assemblage » humain (LL 46, 2)⁹. Cela ne peut se faire par un seul procédé, car on ne s'adresse pas avec les mêmes mots à la vue et à l'ouïe, au cœur et à la pensée. Cela ne peut pas non plus se dérouler d'un bout à l'autre en une seule fois. Car le sujet de la conversion n'est pas un intellect désincarné, mais un « homme créé par la réunion des contraires : / ici le lourd, et là-bas le léger, / ici le frais, là-bas l'ardeur du feu » (LL 86, 1). La précarité de cet équilibre l'expose à faillir en une seule journée « neuf fois cinquante-trois et même quatre fois dix encore » (LL 29, 2). Par conséquent l'exercice est sans cesse à reprendre, toujours par un biais différent.

« Au creuset de ton zèle, au tri de ton amour », avoue Grégoire, « sans cesse je bouillonne et jamais ne m'affine (...). / Ton alchimie s'y perd, mon

8 Cf. BENOÎT XVI, *Sauvés dans l'espérance*, Paris (Bayard), 2007, § 33, p. 51 : « dans la prière, l'homme (...) doit se libérer des mensonges secrets par lesquels il se trompe lui-même : Dieu les scrute, et la confrontation avec Dieu oblige l'homme à les reconnaître lui aussi ».

9 Annie et Jean-Pierre MAHÉ, *Grégoire de Narek, Tragédie*. Matean Oïbergut'ean (introduction, traduction de l'arménien et notes), CSCO 584, Louvain (Peeters), 2000, 838 p. ; voir spécialement p. 166s.

céleste artisan. / En vain tu te dépenses à vouloir m'ouvrager, comme le démontrait la fable du Prophète (Jr 6, 29-30), / et ma malignité n'a toujours pas fondu » (LL 69, 1). À vrai dire, sans le concours actif du pénitent, la ferveur de la grâce reste inopérante, car « si nous brûlons au feu de ton amour / par l'élément igné qui est en nous, / le froid, qui lui est associé, l'éteint et brise ses bienfaits ; / et si par l'air qui constitue les anges, nous adhérons à toi, / la dense lourdeur de la terre, le premier élément, / y met fin en tirant vers le bas » (LL 86, 1). Dieu ne veut ni ne saurait nous sauver malgré nous. Respectueux de la liberté humaine, qui est l'unique valeur en dehors de sa propre sainteté, il exige qu'on le « cherche dans l'effort, la peine et le tourment » (LL 2, 2). Il nous demande de condamner volontairement (LL 72, 1) nos fautes.

Intérioriser l'Écriture

Guidée par l'Esprit Saint, cette œuvre de lucidité ne peut s'accomplir que par la méditation des « divins préceptes » de l'Écriture (LL 2, 2). Louant le repentir de la pécheresse de Béthanie, Jésus déclare : « En tout lieu où cet évangile sera prêché dans le monde entier, en mémoire d'elle, on rapportera ce qu'elle a fait » (Mt 26, 13). C'est pourquoi Grégoire (LL 33, 2) considère l'Évangile et la Bible dans leur ensemble comme un lieu de mémoire. Mais si les souvenirs ne sortent des livres que par une lecture mécanique, un simple son de la voix, ils demeurent une lettre figée qui n'atteint pas son but. Il faut les raviver, « tel cet insigne feu miraculeusement concentré, / qu'un ordre du Très-Haut figea par un prodige, / sommeillant tout au fond d'un puits » (LL 11, 2). Quand Néhémie eut reconstruit le Temple, il retrouva l'endroit où les prêtres d'Israël, fuyant l'invasion perse, avaient caché la flamme sacrée au fond d'une citerne. Il en puisa une eau épaisse, que le soleil embrasa de lui-même sur l'autel des sacrifices (2 M 1, 18-22).

L'effort exégétique qui rend la fluidité à ce goudron textuel, compact, connu par cœur, trop souvent répété¹⁰, se conjugue avec le travail sur soi-même pour briser la croûte d'indifférence, entamer le système immunitaire de l'égoïsme et aller droit au point le plus sensible de l'âme, là où la sécheresse de cœur ne l'a pas encore sclérosée et où elle demeure capable d'émotion désintéressée. Même les plus assurés d'entre nous ont une plaie secrète, le souvenir d'un deuil, d'une faute ou d'une humiliation dont la seule évocation suffit à les faire pleurer. Profondément enfouie dans l'âme, cette strate oubliée de la conscience remonte à un âge encore

10 *Ibidem*, p. 147 s.

tendre, quand le cœur était encore malléable et prêt à réagir. Pour réveiller cette disposition latente, il faut méthodiquement exposer ce qu'Anania, le maître de Grégoire, appelait des « causes » ou des « raisons de larmes », c'est-à-dire essentiellement des images qui parlent à la sensibilité autant qu'à l'intellect. Celles-ci ont une double origine : l'Écriture sainte et l'exemple des éléments de la nature, car ainsi que l'a dit l'Apôtre (Rm 1, 20), les attributs invisibles de Dieu se rendent visibles à notre sensibilité par ses œuvres¹¹.

Au fur et à mesure que l'imagination s'échauffe, les images muettes et figées deviennent éloquentes et mobiles ; le cœur recouvre sa fluidité. Figurons-nous Grégoire bloqué devant sa page blanche, incapable d'écrire un mot à cause de sa sécheresse intérieure : « Quelle suite de reproches tous mérités par ta conduite, / inscrirai-je en ce testament, ce livre de prières et de lamentations, / ô mon âme pitoyable, qui n'es que déshonneur, / sans voix pour formuler une réponse, indigne de communier à Dieu et à ses saints ? » (LL 9, 1). Pour briser l'enfermement qui l'étouffe, le pénitent essaie de regarder au-delà, d'élargir l'écritoire aux dimensions de l'univers : « C'est en vain que je changerais dans la couleur de l'encre le bassin de toutes les mers, / m'assignant la vaste étendue des plaines / comme d'immenses pages à parcourir. / C'est en vain que je taillerais dans les bois et dans les bocages d'innombrables cannaies de roseaux / pour les transformer en calames » (ibidem).

Si laborieuse qu'elle soit, la mutation a lieu, tout un paysage apparaît. Le papier devient plaine, l'encre mer ou grand lac, les calames, forêts. Dépasant le cadre du Lac de Van, les roseaux qu'il a chaque jour sous les yeux, l'esprit de Grégoire s'envole vers des lieux fabuleux très éloignés de son monastère. Il rêve d'une gigantesque balance où les cèdres du Liban et le Mont Ararat seraient loin de compenser la masse énorme de ses péchés. Cette échappée imaginative le porte à la méditation. La dilatation de l'espace l'élève au-dessus de lui-même vers la contemplation du Tout. L'ouverture est acquise : c'est le contraire de la porte refermée sur la chambre nuptiale (Mt 25, 10 ; LL 7, 3) ou de la prison du péché (LL 8, 1).

Tantôt la page d'Évangile paraissait lettre morte, étrangère à la conscience de son lecteur. Elle agit maintenant à l'intérieur de lui. « Arbre à hautes ramures et à branches épaisses, / au feuillage touffu mais dépouillé de fruit, / tu ressembles vraiment comme un frère au figuier / que le Seigneur a desséché (Mc 11, 12-14). / Car si ta chevelure en guise de feuilles – /

11 ANANIA, *Parénèses*, cité par Hrač' ya H. T' AMRAZYAN, *Anania Narekac' i, sa vie, son œuvre*, Érevan 1986, p. 264 ; cf. Mahé 2000 (op. cit. n. 9), p. 64.

c'est-à-dire la beauté extérieure de ta forme et de ton visage – / semble t'orner d'une couronne, / tu n'es attrayant que de loin. / Mais si celui qui t'a planté s'approche pour cueillir ce qu'il désire, / il te trouvera démuné de tout bien, abject et sans nulle beauté, / dérision pour la vue, reproche digne de tout affront » (LL 9, 2). Grégoire se voit devenir arbre, tandis que l'arbre devient homme : les feuilles se changent en chevelure ; belles de loin, les branches élancées dévoilent, quand on s'approche, un visage ingrat qui appelle réprobation. C'est comme si l'on entrait dans le texte évangélique pour ressentir la déception du divin jardinier.

Lapidation de mots et d'images

Cependant l'âme résiste de toute sa puissance à l'effort de sincérité qui lui est demandé. Le pénitent éprouve cette résistance dès qu'il entreprend d'avouer ses péchés : « Dans les douleurs naissent en moi deux factions qui s'affrontent. / Voici que je pressens des mouvements partant en directions contraires / et qu'en mon âme surgissent / des hordes tumultueuses, / se rendant coup pour coup, glaive contre cuirasse, / essaims de mes pensées, mauvaises contre bonnes » (LL 1, 2). C'est le thème bien connu, dans la philosophie antique, du « combat de la piété » entre la partie raisonnable et la partie irrationnelle de l'âme¹². C'est aussi une tension caractéristique du dernier âge qui a commencé depuis l'Ascension du Christ. Au fur et à mesure que la fin des temps se rapproche, les forces du mal redoublent leurs assauts contre les fidèles, en prélude aux bouleversements cosmiques, par quoi les apocalypses présagent le retour du Sauveur.

Le prophète Osée (Os 14, 3) a jadis enseigné le remède à cette fracture : « Munissez-vous de mots, / retournez près de Dieu, votre Seigneur, / et dites lui : tu as le pouvoir de remettre les péchés ! / Alors vous recueillerez ses bienfaits, / vos âmes goûteront à ses biens » (LL 28, 4). Mais l'âme n'accepte pas d'emblée cette soumission pacifique. Les mots de l'Écriture doivent d'abord fournir à l'intelligence les projectiles décochés contre les passions. « Puisque je t'ai dressée comme une cible, / juste sous le regard de mon intelligence, / ô mon âme, à tout inutile, / en guise de pierres, je te jetterai des mots ; / comme une bête féroce et indomptable, je te lapiderai impitoyablement » (LL 9, 3).

Chacune de ces pierres étant chargée de sens et d'images, cette lapidation verbale équivalait à un véritable bombardement pictural qui doit

12 *Stobaei Hermetica*, IIB, 6, NOCK, FESTUGIÈRE (op. cit. n. 4), t. 3, 1954, p. 14.

être d'autant plus intense qu'à peine une comparaison sur mille a chance de faire mouche, c'est-à-dire de raviver une plaie ancienne, de rendre au cœur sa vulnérabilité, sa tendresse natives. « Quels exemples te citerai-je qui te soient maintenant plus semblables, / mieux adaptés à ton présent, ô mon âme chargée de dettes ? » (LL 2, 1). Dans le déferlement qui suit, viennent en tête les peuples ou les cités rebelles – Sodome, Ninive, Canaan, Amalek ou Babylone – personnification de tous les vices, exemples notoires de réprobation divine et de châtements providentiels.

Grégoire se compare à eux de l'extérieur, pour constater qu'il n'est guère meilleur ou même pire encore. Mais au fur et à mesure que cette liste de références proverbiales laisse place à des fables ou à des énigmes, le pénitent s'implique davantage, à la première personne du singulier : « De la caressante colombe, je n'ai que la tête sans cervelle, et non pas la douceur. / Né d'une portée de lionceaux, je suis l'allégorie du serpent meurtrier »¹³. Le règne animal s'efface bientôt devant des natures mortes dont le sens symbolique est de plus en plus appuyé : « tabernacle déserté, au bord de la ruine » ou « refuge aux portes brisées ».

Plus Grégoire progresse vers l'abstraction, plus il réduit la distance entre lui-même et le terme de l'analogie, au point de parvenir à une identification totale. Tantôt il n'était que « l'image de Jérusalem définitivement abattue ». Maintenant, il devient un « temple pensant doublement profané » (LL 2, 1), dans sa chair comme dans son âme. Et soudain, la transmutation a lieu. Ce temple éveille dans l'inconscient la forme d'une maison archétype, tantôt vaste comme l'univers habité par les hommes (LL 32, 2), tantôt abri du corps où l'on repose pour la nuit (LL 91, 2), chambre du cœur (LL 1, 1), demeure d'où l'âme perçoit la sagesse par la fenêtre des yeux (LL 12, 4 ; 73, 2), matrice, sein maternel, chair, toit et sanctuaire. L'image s'anime tout en se confondant avec le moi intime du pénitent. Tandis que celui-ci devient tour à tour lépreux incurable, réfractaire aux soins de la Loi et de l'Évangile, vase brisé par son potier, rebut « repoussé et banni à d'immenses distances » (LL 2, 1), elle lui révèle l'échec de sa propre vie, dévoile ce qu'il s'appliquait jusqu'alors à dissimuler ; elle l'émeut et l'arrache à l'indifférence.

Découverte de la grâce

Ainsi se comble la distance que nous nous obstinons à instituer entre les autres et nous. Il ne faut pas lire l'Écriture « pour redire les péchés de

13 Nous continuons de commenter LL 2, 1, dans ce paragraphe.

Jérusalem, / ni les iniquités de la maison de Jacob / – car cet ordre donné au Prophète (Is 58, 1) s'adressait au peuple d'autrefois – / mais il faut en venir à l'aveu de ses propres fautes » (LL 32, 2). C'est pourquoi Grégoire n'hésite pas à reprendre pour lui-même au singulier la confession des trois enfants dans la fournaise : « J'ai fauté, péché, transgressé, je me suis révolté, / j'ai refusé d'obéir à tes lois » (LL 20, 1). Puisque les trois jeunes martyrs survivent à « l'épreuve de la flamme ardente », ils montrent bien « qu'ils étaient purs de ces offenses / dont ils s'accusaient hautement ».

Du même coup, le pluriel du texte de Daniel (Dn 3, 29-30, LXX, Z) reprend la formule rituelle de pénitence « nous avons péché » (*hâtânû*)¹⁴. Les jeunes gens implorent comme pour eux-mêmes le pardon de tous les pécheurs, parmi lesquels Grégoire pense devoir s'inclure¹⁵. « À cette mélodie de deuil », observe-t-il, « j'ajouterai bien davantage, / moi qui ai tout à fait mérité la mort » (LL 20, 1). « Nul n'est pécheur autant que moi, / nul n'est coupable, nul n'est impie, / nul n'est injuste, nul n'est criminel, / (...) oui, moi seul et nul autre, / tout cela je le suis : sur moi tout ce que fit autrui ! » (LL 72,3).

C'est ainsi qu'il peut retourner contre lui tous les exemples de l'Écriture : non seulement la révolte des hommes, mais celle des êtres inanimés, le grondement des vagues et les forces chaotiques de l'univers. « Non moins que Pharaon, j'ai endurci mon cœur modelé par toi. / Non moins que les ennemis de Dieu, j'ai offert en spectacle mon hostilité / et n'ai point reculé à te renier, artisan de toutes choses ! / Houleux comme les flots agités en tempête, / je n'ai point tant frémi par crainte de ton ordre / que les vagues marines s'écartant du rivage » (LL 6, 3).

Si foisonnantes que soient les images de la Bible, elles suffisent à peine à évoquer l'infinie multitude des offenses et leur pullulement anarchique dans l'âme. « À mes forfaits compare un tas de sable : / nombre, poids et mesure y sont plus limités (...). / Car si nombreux que soient les grains de cette plage (...), / chacun d'eux reste à part, sans croître ni multiplier » (LL 6, 3-4). Au contraire, les péchés inavoués ressemblent à la vermine, à « ce grouillement dans le ventre, où éclosent spontanément / mille espèces de vers qui se tordent et s'agitent, / lombrics dévorant secrètement les entrailles de leur pustulence enflammée » (LL 69, 2).

14 MAHÉ 2000 (op. cit. n. 9), p. 118.

15 Cf. BENOÎT XVI 2007 (op. cit. n. 8), § 48, p. 73 : « Nul ne pêche seul. Nul n'est sauvé seul ».

Seul le démon accusateur est capable de « dénombrer en nous tout ce qu'il a semé » (LL 29, 5). Pour le pécheur lui-même, c'est un impossible défi. « L'inexprimable en moi, j'ai voulu l'exprimer : / les scandales, que j'ai exposés, / les secrets, que j'ai publiés, (...) / le fiel amer, que j'ai vomi, (...) / révélant le fond de mes crimes » (LL 65, 1). En réalité, tout aveu est insuffisant car « il n'y a pas de nombre à mes péchés et à mes transgressions / et nul esprit ne peut les concevoir » (LL 6, 4). « Sur tant de myriades, tant d'œuvres de malice », on ne peut qu'indiquer « les chefs les plus notables (...) / encore que d'une façon très incomplète » (LL 6, 5). En fin de compte, les exemples bibliques ne sont donc que des types génériques, recouvrant une infinité de cas concrets.

Mais au moment où il découvre cette infinité négative, Grégoire affronte aussi l'immensité encore plus incommensurable de l'essence divine. « Tu es plus infini que le nombre des astres, / qu'à partir de rien tu créas et marquas du sceau de leur nom ; / ou que la poussière de la terre, diffuse dans les airs, / que tu arrachas au néant pour bâtir la surface du sol » (LL 29, 2). Parler à Dieu, c'est faire l'expérience directe de sa transcendance, constater l'impuissance du langage à l'exprimer. « Que d'éloges encore te conviennent, / multitude innombrable de mots, infinité de strophes / que nulle voix terrestre ne pourrait proférer, / aucun stylet charnel ne saurait retracer, / aucun désir de l'âme ne saurait mesurer » (LL 32, 3).

Dieu est Celui-qui-est (Ex 3, 14), représenté en arménien par la lettre é, 3^{ème} personne du singulier du verbe être et notation du nombre sept. C'est, dit Grégoire, le « chiffre de l'infini, symbole de l'être absolu, / insondable limite de l'éternité divine, / jaillissement continu de la vasque où renaissent les fils » (LL 31,1). Si Dieu est aussi prompt à rendre la vie par le baptême qu'à la faire naître à tout instant dans le monde entier, comment serait-il impuissant devant le pullulement des péchés ? Lui qui ordonne de pardonner au prochain « sans cesse, sur le champ, toujours du même gré, / sans tarder et d'un cœur sans entrave » (LL 29, 2) nous a promis, dans la même mesure qui « surpasse l'espoir des prières humaines » (*ibidem*) de pardonner également nos offenses (Mt 6, 12 ; LL 55, 1). Quant à la « malice de l'univers », la somme toujours croissante des transgressions de l'humanité tout entière, « la voici recouverte et noyée, / dans la lumière de son magnanime vouloir, / comme une once de nuit par le feu du soleil ! » (LL 29, 3).

II. DU CHEMINEMENT PERSONNEL À LA LITURGIE DE L'ÉGLISE

Constamment irriguées par l'Écriture sainte, les Paroles à Dieu de Grégoire de Narek offrent le paradoxe d'un parcours individuel, person-

nalisé à l'extrême, dans un cadre foncièrement liturgique aux dimensions de l'Église universelle¹⁶. Les communautés monastiques du monde entier, en Orient comme en Occident, pratiquent la psalmodie, la récitation collective du Psautier. Grégoire s'y adonne également avec les moines de Narek. Toutefois les paroles lui sont devenues si familières qu'il ne les entend plus comme un son extérieur, mais comme « une voix intime / qui ne cesse jamais d'accuser son péché » (LL 60, 2). Encore se contente-t-il « d'une mesure infime de leurs reproches, répétée chaque jour » (*ibidem*). Un verset détaché suffit à évoquer le tout. Quand le psalmiste implore : « traite-les, Seigneur, selon leurs forfaits » (Ps 28 (27), 4), Grégoire frémit déjà des menaces de la suite, qu'il n'ose même pas citer : « il les démolira, et ne les rebâtira point » (Ps 28 (27), 5). Parmi ces textes, confie-t-il, « c'est la réprimande finale du Psaume 49 / qui fustige constamment mon infamie (...), la flétrit du réquisitoire de Dieu » (LL 60, 2). De fait, dans le texte sacré, Dieu s'adresse directement au méchant : « Qu'as-tu à réciter mes décrets, à n'avoir que mon alliance à la bouche, toi qui détestes la discipline et jettes mes paroles derrière toi (...) ? Je vais te blâmer, exposer tout devant tes yeux » (Ps 50 (49), 16-21).

Les Psaumes et l'Évangile

Libre au lecteur de se remémorer le texte ou de le relire tout entier. En ne lui laissant qu'une référence allusive, qui ne résume même pas clairement les mots de l'Écriture, Grégoire ne lui propose pas seulement une sorte d'énigme théophanique (1 Co 13, 12), il l'invite à entendre au fond de lui-même la voix parfaitement silencieuse et immatérielle de Dieu, celle qui lui a dicté la démarche de sa propre prière. Car le Psaume 50 (49) dans son ensemble, intitulé « le culte qui plait à Dieu », nous révèle en quelque sorte la structure matricielle du *Livre de Lamentation*.

L'un et l'autre commencent par « la voix redoutable du Jugement » (LL 1, 2). « Il vient, notre Dieu, il ne se taira pas » (Ps 50 (49), 3). Le psalmiste énonce ensuite le refus de l'holocauste hypocrite, la demande d'une prière sincère et la dénonciation des principaux péchés. Mais sa conclusion nous apprend qu'il ne s'agit pour le moment que d'un salutaire avertissement : « Comprenez donc cela, vous qui oubliez Dieu, de peur que je ne vous

16 *Ibidem*, § 34, p. 51-52 : « La prière (...) doit, d'une part, être très personnelle, une confrontation de mon moi avec Dieu, avec le Dieu vivant. D'autre part (...), elle doit toujours être (...) guidée et éclairée par les grandes prières de l'Église et des saints, par la prière liturgique, dans laquelle le Seigneur nous enseigne continuellement à prier d'une façon juste ».

déchire et que personne ne soit là pour vous délivrer ! Qui offre un sacrifice de louange me glorifie ; à l'homme droit, je ferai voir le salut de Dieu » (Ps 50 (49), 22-23). C'est pourquoi Grégoire invite son lecteur à devancer le Jugement, en s'accusant dès à présent, sans « attendre les blâmes de celui qui voit tout » (LL 60, 2).

C'est donc aux sources de la liturgie quotidienne que le chantre de Narek puise son inspiration, et sa conception du salut s'inscrit tout entière dans un cadre ecclésial. Par l'Église, qui est le corps mystique du Christ, on entre dans la « Maison de David » – famille terrestre du Verbe incarné – et par les sacrements, on se trouve transporté dans la « Maison divine », origine céleste du Sauveur (LL 75, 2). La parabole du Bon Samaritain (Lc 10, 29-37), telle que Grégoire la comprend (LL 14), récapitule toutes les étapes de l'histoire du salut.

Tournant le dos à la Ville sainte pour gagner Jéricho, la ville des idoles, le voyageur anonyme, qui figure l'humanité dans son ensemble, a succombé au glaive des brigands, c'est-à-dire aux atteintes démoniaques du péché. Sans être encore tout à fait mort, il n'a plus la force de se relever. Le Lévite qui passe sur la route sans le secourir représente « la loi d'Aaron, sacerdote des faibles / qui n'est bonne qu'à juger, au service de la mort, / à jeter à poignées pierres et malédictions » (LL 14, 3). Ce jugement sévère ne critique pas l'ancienne Alliance en tant que telle, mais ce qu'en ont fait les Hébreux, dans leur devenir historique. En fait la Loi divine était à l'origine et demeure en principe un dispositif efficace de salut, à condition qu'on sache « la garder tout entière », au lieu de l'atomiser en une poussière de prescriptions rituelles. C'est ce qu'a fait le Bon Samaritain, qui est d'origine païenne, comme l'Église des Gentils, mais qui, en vertu de son nom dérivé de la racine *šmr* « garder », a su préserver l'intégralité de l'enseignement que ses ancêtres assyriens avaient jadis reçu des prophètes juifs.

« Plein de sollicitude », il approche le blessé pour lui « prodiguer les soins les plus délicats » (LL 14, 3). On reconnaît ici la figure du Sauveur, qui « releva le premier homme mort du péché avec tous ses enfants » (*ibidem*). Les soins reçus par la victime sont l'image des sacrements. « Tu l'as oint, Créateur, sur tes fonts vivifiants, rassasié de ta coupe de lumière, / tu l'as transfiguré par le pain céleste de ton corps » (LL 14, 4). Le Bon Samaritain emporte le corps inerte sur « une monture à pas lent » symbolisant l'enseignement gradué de l'ancienne Loi. Il le dépose dans une auberge, qui n'est autre que l'Église, « lieu de repos dans la terre d'abondance », où l'hôtelier, c'est-à-dire les docteurs, dispense le « pain de la Parole », car il dispose des deux « Testaments de vie », figurés par les deux deniers que lui a donnés le Bon Samaritain (*ibidem*).

Cadre ecclésial et progrès spirituel

C'est pourquoi l'Église et sa liturgie charpentent la structure du *Livre de lamentation*, dont les principales divisions sont marquées par la « porte » du titre développé, la Règle de foi (LL 34) et l'éloge de l'Église (LL 75). On peut donc estimer que le « prodigieux édifice » auquel Grégoire compare son œuvre dans son Mémorial est à l'image d'une église arménienne de son temps, composée d'un narthex (*gawit'*), d'une salle (*tačar*) et de la tente (*xoran*) de l'autel, sur le modèle des trois ponts de l'Arche de Noé ou des trois enceintes du Temple de Salomon, tel qu'on se le représentait d'après le Livre des Rois (1 R 6-8)¹⁷. Mais surtout, à l'intérieur de ce sanctuaire spirituel, immatériel, intemporel, coextensif à l'oikouménè chrétienne, depuis l'Ascension jusqu'à la parousie du Sauveur, la progression est essentiellement liturgique.

Les vingt-sept premières prières décrivent une démarche de conversion et de confession des péchés provisoirement interrompue, après les bonnes résolutions du début (LL 1-3), par l'angoisse du Jugement et la tentation du désespoir (LL 4-9). L'effort reprend grâce aux vertus théologiques, messagères de la Sainte Trinité (LL 10-15). Désormais le pénitent poursuit avec confiance son examen de conscience (LL 16-26), qui s'achève par la phrase rituelle « j'ai péché » (LL 27), « sœur du baptême », dont elle renouvelle les grâces. Après l'absolution et la rémission (LL 28), le fidèle se prépare à la liturgie eucharistique (LL 29-32). Spécialement, le prêtre implore l'Esprit Saint de le rendre digne de la célébration (LL 33). Ces oraisons en bas de l'autel sont aujourd'hui incluses dans le missel arménien. Grégoire conseille « de redoubler de prières dans le même sens jusqu'à ce qu'on ressente » une sorte d'éblouissement intérieur, « la manifestation prodigieuse de cette lumineuse vision, pour annoncer la bonne nouvelle de la double paix » (LL 33, 7). La récitation de la Règle de foi (LL 34) nous fait passer du narthex – lieu des pénitents et des catéchumènes – au cœur même de l'église, où l'on célèbre la synaxe. Le fil liturgique de la vie chrétienne transparaît nettement, mais l'évocation est entièrement intériorisée. Pas plus qu'il ne s'astreint à commenter l'Écriture, livre après livre, et verset par verset, Grégoire n'explique mot à mot les paroles de la liturgie. Sans doute estimait-il que son père Xosrov l'avait déjà fait avant lui. Mais peut-être voulait-il aussi s'affranchir des contraintes de la paraphrase pour toucher directement le cœur et entretenir la ferveur spirituelle acquise par la pénitence de la première partie.

¹⁷ MAHÉ 2000 (op. cit. n. 9), p. 168-172.

Le moment central de la vie en Église est la communion au corps et au sang du Seigneur. Pour s'y préparer (LL 45-53), il faut rechercher la perfection en s'habituant à débusquer tous les péchés, grands ou petits, en restant solidaire de tous les frères, saints ou pécheurs, en méditant sur le sens du mystère. Pour en recevoir les fruits (LL 54-64), il faut apprendre à rendre grâces, à persévérer dans la conversion, à prier pour ses ennemis, à découvrir ses péchés cachés et à s'abandonner au Christ pour obtenir la guérison de ses fautes invétérées. La thérapie du Christ médecin (LL 43) et Sauveur (LL 63) passe par la prière quotidienne des Psaumes et des Prophètes (LL 60-62), la méditation de la mort et l'anticipation du Jugement (LL 65-74).

L'éloge de l'Église (LL 75) nous introduit sur la tribune (*bem*) de l'autel, dans la tente (*xoran*) où se célèbrent les mystères qui annoncent et accomplissent les fins dernières en commémorant la Passion et la Résurrection du Christ. Constituée dans la salle haute où « prit commencement le trésor de la vie » (LL 75, 7), l'Église ouvre le *Triduum* pascal au soir du Jeudi saint. La victoire sur le péché est acquise par l'endurance du Christ la nuit de son arrestation (LL 76). Les ténèbres qui coupent en deux la journée du Vendredi saint, de midi à la troisième heure, marquent le début du dernier âge : c'est « toute la création qui s'ébranle / pour former un être nouveau » (LL 77, 1). Le Samedi saint, où le Christ repose au tombeau, consomme la défaite du Malin, « ce coupable à jamais condamné (...). / Indicible, l'effet de ta bienfaisance, surgissant contre tout espoir à l'heure du désarroi, / quand tout avait cessé de vivre, que tout mouvement s'était interrompu ! / Tu mourus, immortel, pour réparer la mort » (LL 78, 2). Le Dimanche de Pâque, jour de la Résurrection du Sauveur, annonce la parousie et le Jugement (LL 79).

L'Église nous y prépare par les prières d'intercession qui s'ordonnent, comme le *Confiteor*, selon l'image traditionnelle de la *Deîsis* : à la Mère de Dieu (LL 80), aux saints anges (LL 81), aux saints apôtres, martyrs et ascètes (LL 82). Leur assistance ne vaudra que si l'on consent à prier soi-même pour ses ennemis aussi bien que pour ses amis (LL 83).

Dans l'intervalle qui les sépare encore de cet accomplissement, les fidèles se partagent entre leur prière personnelle – soir et matin à tous les âges de la vie (LL 84-87), et en prévision de leur mort (LL 88-91) – et la liturgie de l'Église, résumée par le diptyque de la simandre (LL 92) et du saint-chrême (LL 93). Ces deux panégyriques « en guise de déchiffrement », d'un contenu hautement symbolique, sont complémentaires. La simandre, gong de bois que l'on frappe pour appeler à l'office ou pour marquer le début de la synaxe, se transforme en signal de résurrection. L'autel où l'on célèbre l'eucharistie apparaît sous sa forme eschatolo-

gique, comme le trône céleste du Christ-juge, devant qui les élus entameront une liturgie perpétuelle. Alors le saint-chrême leur confèrera l'illumination et l'immortalité en les oignant comme le Christ dont il partage le nom. En vertu de cette homonymie, la règle d'exégèse christocentrique de l'Écriture sainte s'applique aussi bien à l'onction elle-même. Comme les figures d'un kaléidoscope, le saint-chrême reflète, illuminées par la lumière divine, toutes les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Telle est, pour saint Grégoire, la conclusion définitive du dialogue avec l'Écriture institué par ses « Paroles à Dieu des profondeurs du cœur ».

*

On ne peut manquer d'admirer l'extrême liberté du chantre de Narek face à la Bible. Il ne cesse de la parcourir en tous sens pour en tirer à point nommé l'image ou la pensée que requiert dans l'instant sa méditation personnelle. Non qu'il ignore ou dédaigne le laborieux effort de l'exégète qui explique mot à mot le texte sacré. On pressent qu'il a lu tous les commentaires patristiques traduits en arménien à son époque, notamment Jean Chrysostome et les Cappadociens¹⁸. Lui-même a jadis pratiqué l'exégèse, en affrontant le *Cantique des cantiques*¹⁹. Mais le *Livre de lamentation* se situe à un stade plus avancé. Supposant acquis le savoir scolaire, Grégoire cherche à tracer un chemin de salut qui ménage une transition entre la prière personnelle de chaque chrétien et la liturgie de l'Église universelle²⁰. Cela suppose une sorte d'appropriation, de transposition et de reconstruction du corpus scripturaire.

Prier, c'est parler à Dieu, qui exige un discours absolument véridique. Or l'existence humaine est faite de dissimulation, d'airs affectés aux yeux d'autrui et d'illusions sur soi-même. En nous plaçant devant la majesté divine et l'échéance inéluctable du Jugement, où tous les masques tomberont d'un coup, l'Écriture nous procure l'instrument d'introspection, de discernement intérieur, dont nous avons besoin pour la pénitence et la confession de nos fautes. Non seulement nul n'est exempt de péché en général, mais il n'est pas de péché particulier que l'on n'ait commis un

18 Voir les contributions d'Abraham Terian et de Lévon Pétrossian à ce volume.

19 À quoi l'on ajoutera désormais le commentaire sur Jb 38-39, cf. GRIGOR NAREKAC'I, *Commentaire du 'Qui est Celui-ci'*, édition Yakob K'EOSEAN, Matenagirk' Hayoc', t. 12, Antélias (Saint-Siège), p. 884-910 [en arménien].

20 Cf. BENOÎT XVI 2007 (op. cit. n. 8), § 34, p. 52 : « Dans la prière, il doit toujours y avoir une association entre prière publique et prière personnelle. Ainsi, nous pouvons parler à Dieu ; ainsi, Dieu nous parle ».

jour ou l'autre, en pensée, en parole ou en acte. Il faut donc comprendre le texte au-delà de sa signification historique, en se l'appliquant à soi-même personnellement ici et maintenant. Seule une intense lapidation de mots et d'images peut briser la croûte de l'endurcissement et conduire à une contrition lucide et sincère.

Loin d'enfermer le pénitent en lui-même, cet exercice, en apparence totalement individuel et subjectif, l'ouvre à la communion avec l'humanité tout entière. Car la connaissance de soi ne consiste pas à multiplier les observations sur la singularité du sujet, à étaler complaisamment les circonstances de sa vie, qui ne sont qu'une suite d'erreurs et de péchés, mais à s'en affranchir pour retrouver le modèle, commun à tous les fils d'Adam, de l'homme créé à l'image et à la ressemblance de Dieu²¹. Fait de parole et de raison, doté d'une âme (*šunč'*) insufflée par le Créateur, cet archétype est en quelque sorte consubstantiel à l'Écriture sainte, souffle et parole de Dieu (*astuacašunč'*).

Alors qu'en Occident la méditation du texte sacré, même quand elle est introspective comme dans les *Confessions* d'Augustin, conduit à des constructions spéculatives qui rivalisent avec la philosophie païenne, saint Grégoire de Narek reste dans un cadre uniquement ecclésial. Son but n'est pas d'échafauder des théories sur Dieu, la Trinité ou l'Incarnation, mais de rendre au Seigneur le culte qui lui est dû. C'est pourquoi sa démarche est purement liturgique. Il se met en quête d'un modèle de prière suffisamment personnel pour présenter à Dieu la sincérité de son cœur, mais assez objectif pour être repris d'âge en âge par tous les pénitents qui voudront l'imiter. Ainsi les vivants et les morts ne cesseront de prier les uns pour les autres jusqu'au Jugement. Et cette oraison perpétuelle s'ordonnera comme un sanctuaire immatériel, gratuitement ouvert à tous.

La visée liturgique et la métaphore architecturale qui structurent le *Livre de Lamentation* sont caractéristiques du génie de l'Arménie, nation de bâtisseurs, armés de la Parole de Dieu. On y retrouve aussi l'illustration parfaite de la communion des saints dans l'Église universelle.

21 Sur la connaissance de soi chez Grigor, voir Jean-Pierre MAHÉ, « Monachisme et personnalité dans l'Arménie médiévale, V^e-XIII^e siècles », G. MELVILLE, M. SCHÜRER, *Das Eigene und das Ganze. Zum Individuellen im mittelalterlichen Religiosentum* (Vita Regularis 16), Münster (Lit Verlag), p. 381-392.